

12-1-2004

Les Gens du parfum, by Amin Zaoui

Marie-Agnès Sourieau
Fairfield University, msourieau@fairfield.edu

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.fairfield.edu/modernlanguagesandliterature-facultypubs>

Peer Reviewed

Repository Citation

Sourieau, Marie-Agnès, "Les Gens du parfum, by Amin Zaoui" (2004). *Modern Languages & Literature Faculty Publications*. 19.

<https://digitalcommons.fairfield.edu/modernlanguagesandliterature-facultypubs/19>

Published Citation

Sourieau, Marie-Agnès. "Les Gens du parfum, by Amin Zaoui." *French Review* 78.2 (Dec. 2004): 414-415. Print.

This item has been accepted for inclusion in DigitalCommons@Fairfield by an authorized administrator of DigitalCommons@Fairfield. It is brought to you by DigitalCommons@Fairfield with permission from the rights-holder(s) and is protected by copyright and/or related rights. **You are free to use this item in any way that is permitted by the copyright and related rights legislation that applies to your use. For other uses, you need to obtain permission from the rights-holder(s) directly, unless additional rights are indicated by a Creative Commons license in the record and/or on the work itself.** For more information, please contact digitalcommons@fairfield.edu.

ZAOUI, AMIN. *Les Gens du parfum*. Paris: Le serpent à plumes, 2003. ISBN: 2-84261-388-0. Pp. 174. 15 €.

Dans la vieille ville de Rayhana tout le monde faisait l'amour dans le parfum des bâtonnets d'encens. C'est pourquoi les habitants s'appelaient "les gens du parfum". Des marchands venant d'Inde, d'Indonésie, de Somalie et de Samarkand s'installèrent dans la ville et établirent une culture de musique, de danse et de plaisirs charnels. Dans les quartiers indiens et asiatiques, la langue hindoue, devenue la langue officielle, remplaça celle d'Allah. Un décret parut qui interdit de faire l'amour en "causant dans la langue arabe" pour ne pas souiller la parole sacrée du Prophète réservée à l'usage religieux (123). Cependant les hommes et les femmes musulmans ou juifs eurent l'obligation de réciter quelques versets coraniques ou des poèmes en arabe avant d'allumer les bâtonnets. Ainsi les gens de Rayhana n'oublièrent pas leur langue ni leur religion.

"J'avance dans les ruelles étroites et labyrinthiques" dit Hazar, le narrateur, qui métaphoriquement se perd dans les dédales du souvenir à l'atmosphère saturée de parfums, de désirs et de psalmodies coraniques (124). De retour dans sa ville natale à l'occasion de la mort récente de son père, il se trouve confronté au passé qui devient le prétexte à une méditation sur sa vie, la mort, l'amour et les pratiques religieuses. Alors se déroule une narration discontinue, sinueuse, souvent répétitive qui mêle réalité et imaginaire et s'énonce avec malaise.

Hazar se rend sur la tombe de son père au cimetière musulman où sa mère est aussi enterrée. Une jeune femme l'observe, puis le séduit dans ce lieu sacré de silence et de prières. C'est une "démone", aux "lèvres sardoniques", et au corps de fillette (25). Son parfum et sa volupté embrasent Hazar qui, en un moment fugace, succombe au plaisir charnel, humiliant ainsi ses parents et tous les morts qui y reposent. Le souvenir odorant de la femme sans nom s'évapore sous la chaleur caniculaire pour laisser place à des souvenirs anciens, étrangement semblables dans la honte qu'ils engendrent et la malédiction qu'ils répètent. Dix-sept ans auparavant, il s'était épris d'Aya, sa demi-sœur, et l'avait violée. Celle-ci avait connu une passion doublement diabolique car elle avait partagé en même temps l'amour de son demi-frère et celui de son frère hermaphrodite Isaac. Passant pour folle, elle vivait désormais séquestrée dans la vieille maison parentale. Hazar retrouve aussi sa belle-mère juive Sara, seconde épouse de son père, toujours belle et désirable. De son corps émane "un odorat si fin qu'il rend aveugle aux autres désirs, aux autres joies, aux autres plaisirs" (37). Hazar, envoûté, revit le douloureux passé des deux rivales: Zara, sa mère, et Sara qui partageaient le même homme. Celui-ci, très scrupuleux, accomplissait ses devoirs religieux avant d'allumer les bâtonnets d'encens, et divisait également son temps d'amour entre ses deux femmes. Malgré la haine et la jalousie qui les rongeaient, les co-épouses devaient s'asseoir côte à côte devant leur métier à tisser selon les jours indiqués par la loi coranique et que le père faisait respecter à la lettre. Silencieuses, elles étaient noyées dans une atmosphère étouffante. Ressurgit aussi à la mémoire d'Hazar la jalousie dévorante qui régnait entre ses six sœurs "vieilles filles" et Aya, leur demi-sœur, et entre lui et Isaac, les demi-frères rivaux dans leur amour interdit. Cependant, au-delà de l'état familial et de ses ambiguïtés relationnelles et identitaires, le narrateur se souvient aussi d'un monde extérieur autre, vibrant et cosmopolite.

Les Gens du parfum, de l'Algérien Zaoui présente une vision de certaines réalités de la société arabe tout en invitant le lecteur à s'évader dans un imaginaire troublant. A l'évocation du passé se juxtaposent des récits parallèles qui reflètent l'angoisse du narrateur et ses obsessions, tels des motifs lancinants révélateurs d'un

climat culturel oppressif. Fantômes et réalisme brutal imprègnent ce roman d'une poésie sauvage et ambiguë.

Fairfield University (CT)

Marie-Agnès Sourieau

ZELLER, FLORIAN. *Les Amants du n'importe quoi*. Paris: Flammarion, 2003. ISBN 2-08-068408-6. Pp. 167. 16 €.

This second work by the 2002 recipient of the Fondation Hachette prize and author of *Neiges artificielles* (2001) is the slow, sometimes painful autopsy of dysfunction at its direst, of a relationship doomed from the start. The end is announced from the first sentence; twenty-nine-year-old Tristan compares his life to a waning summer. The novel begins with an account of how he cheated on his wife Amélie. It is symptomatic of Tristan's masochism and cruelty, one of the many examples of his infidelity, of his inability to "se défaire de cette folie qui le pousse de fille en fille". It is also the first note in a funereal score, "la première note d'une partition cynique et cruelle, mais finalement comique" (15) and is foreshadowed in the epigraph by Bernard Franck from *L'Illusion comique*: "Oh! pourtant, pourvu qu'elle m'aime à nouveau pour que je puisse continuer à ne plus l'aimer."

A lawyer with a growing practice, Tristan cares little about his work. He is a libertine at heart, averse to long-term relationships. He values, indeed thrives, on skirt-chasing. When a complete stranger asks him for directions, he is drawn to her, seduced—but also troubled—by what he perceives as her fragility. Tristan is bound by an unspoken contract; he is governed by an inverse logic whereby the more powerless Amélie appears, the more he is attracted to her. Trapped, ensnared by sentiment, "le piège de l'attendrissement" (25), he marries her, although both he and his new wife know at what price: "Il savait depuis le début qu'il tromperait un jour Amélie [...] elle aussi, savait depuis le début qu'il en serait ainsi [...] Ils avaient marché main dans la main vers cette destination idiote" (16, 18).

A destructive urge, "un appétit féroce de destruction [...] de tout saccager autour de lui" (65, 131), drives Tristan in—but also pushes him from—the emotional cul-de-sac that is his hopeless marriage. With Amélie increasingly needy, suffering from an inferiority complex and psychosomatic yet crippling intestinal cramps, Tristan is obsessed by sleeping with other—any other—women to escape if not abandon her. He struggles within himself and must ultimately choose between the two fundamentally different, incompatible lives he attempts to negotiate.

After Amélie agrees to spend a weekend at the seaside with her husband, Tristan's fantasy world of potentialities, of inexhaustible possibilities "où tout restait éternellement possible" (152) is forever transformed in a Deauville hotel. By accepting Tristan's invitation, Amélie also unwittingly precipitates his monstrous choice, the result of which is her own demise: "ce qu'elle ignore, c'est qu'en acceptant ce voyage, c'est sa mort, ce n'est que sa mort qu'elle vient d'accepter" (82).

The account of this "conte moderne" (163) of the perverse pleasure Tristan derives from and celebrates in his wife's suffering does not make easy reading. Sure to provoke and disturb, it is recommended—but not for the light at heart.

Webster University (MO)

Brian Gordon Kennelly